Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 24

Artikel: Naïveté d'une sentinelle
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191093

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tribuer au développement physique et moral de notre vaillante jeunesse.

C'est dans ces idées, croyons-nous, que les Lausannois attendent votre retour. Tous iront demain à votre rencontre pour vous féliciter, vous applaudir et vous serrer la main.

Inhumations en mer.

A propos de la mort de M. Richaud, gouverneur général de l'Indo-Chine, qui a succombé à une attaque de choléra, à bord du *Calédonien*, et dont le corps a été lancé à la mer, on s'est livré à toutes sortes de dissertations sur la question de savoir ce que devenaient les corps dans les profondeurs de l'Océan.

Quand un homme meurt à la mer, on le coud dans un sac, un boulet aux pieds, et après un mot d'adieu du capitaine et un salut du pavillon, on le laisse glisser dans l'abîme. Si le navire est sur les grands fonds, le cadavre descend à plusieurs milliers de mètres dans les eaux. Qu'advient-il de lui? Son sort final, on le devine bien : il sera mangé ; mais qu'advient-il tout d'abord? Soumis à des centaines d'atmosphères de pression, va-t-il se putréfier ou demeure-t-il dans le même état jusqu'à ce qu'il soit devenu la proie des bêtes dévorantes?

Un savant, M. Régnard, s'est posé cette question, et pour la résoudre il a soumis des fragments de viande dans l'eau, au moyen d'un appareil spécial, à des pressions de 6 et de 700 atmosphères. Après quarante jours il a retrouvé cette viande seulement un peu gonflée et blanchie à la surface, mais à l'intérieur absolument saine et sans odeur. L'expérience de M. Régnard est très nette, très concluante, et il est infiniment probable qu'en effet, dans les grands fonds de la mer, la substance des êtres ayant vécu n'est pas soumise aux mêmes décompositions qu'au voisinage ou au contact de l'atmosphère.

Mais qu'on n'aille pas croire pour cela que les cadavres des noyés et de toutes les bêtes mortes vont s'entasser au fond de la mer. D'autres bêtes sont là qui y mettent bon ordre et, comme sur terre, la faim est l'implacable souveraine à laquelle tout obéit jusqu'au plus profond des abîmes de l'Océan. Et même les cadavres pourraient s'y putréfier qu'ils n'en auraient pas le temps. Ils sont certainement aussitôt mangés par des centaitaines de poissons voraces et des myriades de petits crustacés plus voraces encore, dont le formidable appétit est la garantie même de la pureté des eaux des mers.

L'écoualetta dè café.

Dâo teimps dâo grand Napoléïon, dè cé à la Joséphine, que lo câfé étâi tant tchai, que cotâvè on écu-nâovo la livra, l'étâi mémameint défeindu d'ein bâirè ein France, po cein que Napoléïon, rein què po tsecagni lè z'Anglais qu'ein avïont à veindrè, ne volliâvè pas po ti lè diablio qu'on ein atsetâi et lo lâo volliâvè laissi po compto. L'étâi cein qu'on lâi desâi lo « blotiusse », que mon pére-grand ein parlâvè soveint.

On dzo que Napoléïon sè promenâvè et que passâvè dévant la cura d'on veladzo, lo gaillâ qu'avâi fin naz, cheint qu'on grelhivè dâo câfé. L'eintrè tot drâi et trâovè l'incourâ ein trein dè semottâ lo grelião su lo soyi, et qu'est tot interloquâ dè vairè l'empereu.

— Coumeint! lâi fâ Napoléïon, vo que vo dévetriâ bailli l'exeimplio, vo vo servi de 'na martchandi qu'est défeindiâ et vo grelhî dâo câfé ?

— Nefâ! repond l'incourâ, qu'avâi bouna pliatena, ne vâidè-vo pas que lo bourlo po lo destruirè.

Napoléïon étâi trâo mâlin po sè laissi eimbéguinâ pè 'na tôla gougne ; mâ fe tot parâi état dè recaffâ et dit à l'incourâ : Eh bin, tandi que ne sein solets, dépatsi-vo d'ein mâodrè on bliosset qu'on ein pouessè vito bâirè à tsacon on écoualetta à catson.

Et l'est dinsè que cé brâvo l'incourâ, pè onna couïenarda à propou a pu bâirè se n'écoualetta dè café sein couson dè la police.

Après le concours de Vincennes.

Dialogue de deux gymnastes.

— Dis-donc, je pense que nous pouvons être contents, hein ?...

— Aloo !

— J'ai tout de même tremblé un moment... Je me suis dit comme ça : nous sommes fumés !

— Pas moi !... Vois-tu, ce n'est pas pour blaguer, mais quand j'ai vu ce concours de section, j'ai dit : voilà qui est enlevé proprement, sans bavures ; il n'y a rien à repiper !... Et les engins, pauvre ami !... Allez-y voir !...

— C'est vrai. Ces Parisiens étaient tout ébaubis,

— Et puis, honneur à Monsieur Carnot. C'est lui qui était content !... Il disait au général qui était à côté de lui : « Quels gaillards il y a dans cette *Bourgeoise !* »

— Et ceux qui sont aux parallèles, les avez-vous remarqués, monsieur le Président ? a ajouté le général. Ce sont les *Pieds-noirs ;* ils n'ont pas froid aux yeux non plus, ceux-là ! Il ne ferait guère bon leur cherch niaise... Quels biceps !

— Ces braves Suisses, ces bra voisins; ils ont toutes mes sym thies, a répondu M. Carnot.

— Eh bien, c'est très joli de sa p Je t'assure, mon cher, que s'il n'av pas du monde demain à l'Elysée, il doit nommer des cardinaux, j'aur proposé à tous les types d'aller dire bonjour.

— Aloo ! moi aussi. Et puis q nous aurait reçus au tout fin... E dame ; tu n'as qu'à voir son port dans l'*Illustration ;* c'est la bo même... Il faut tâcher qu'ils vienn à l'Abbaye des Vignerons.

— Mais ce n'est pas le tout ; all voir boire un demi de nouveau.

— Un demi de nouveau ?... q nouveau ?... Va chercher ; ils n ont pas une goutte à Paris ; tu ne v partout que des chopes, — toutes tites encore, — des liqueurs, du c des glorias. Ca ne vaut pas notre vaux. Ils ont bien du rouge ; on po rait essayer, mais ça ne désaltère p

— Eh bien, on en boira un peu pl

— C'est vrai. Mais je ne compre pas, tout de même, ces grands ca de Paris de ne pas se tenir, au mo pendant l'Exposition, un tonnelet Cully ou de St-Saphorin. On le pa rait bien 10 centimes de plus le lit ce ne serait pas une affaire.

— Donne me voir un bout de Gra son ; je n'aime rien ces cigares d Régie, ça vous sèche le gosier.

— Tiens, en voilà de chez Spihige A propos, ils sont en pleine fêt Lausanne, avec les Sous-Off. Si un conseil à donner, il nous fau aller directement à Beaulieu dep la gare.

— Dis-donc, comme on va sif un bon verre à la cantine !...

— Tais-toi, malheureux,... m parle pas !!

Naïveté d'une sentinelle.

On sait que nos compagnies de siliers furent supprimées, il y a d bien des années. Mais comme el n'avaient jamais passé à la caser on leur fit faire leur tour à l'école r litaire à Lausanne, avant de les inc porer dans d'autres compagnies.

La compagnie arrivée, le capita plaça une sentinelle devant le cor de-garde de la Cité ; un officier petite tenue passant plus tard dev la sentinelle, cette dernière contin sa faction. L'officier, l'interpellant, dit : Vous ne me connaissez pas ? sentinelle lui répondit : *Na, Monsu, pas l'honneu dé vo cognaître.* Là-dess l'officier lui répondit : Je suis l'in pecteur général des milices ; qua

j'arrive, vous devez appeler le poste voisin. La sentinelle se dépêcha alors de poser son fusil, alla frapper à la porte du corps-de-garde et cria à ses camarades : *dites-vâi, vos autres ; vo fo ti sailli frou, l'âi a cauquon que vo démandè.*

Petits conseils du samedi.

Plantes d'appartement. — Mesdames, si vous aimez les plantes d'appartement et si vous tenez à les conserver longtemps, voici quelques conseils très simples et très faciles, que nous empruntons à la *Science pratique.*

Pendant la période de végétation, arrosez, mais pas toujours avec de l'eau claire. Les arrosements à l'eau claire finissent par laver la terre et lui enlèvent ses élément nutritifs.

Il est donc nécessaire de recourir aux engrais. Mais les engrais organiques ont l'inconvénient de laisser après eux des odeurs fort désagréables dans les appartements. Il vaut mieux recourir aux engrais chimiques qui n'offrent rien de repoussant pour l'odorat.

Le *carbonate d'ammoniaque* est tout particulièrement recommandé. Il se trouve chez tous les marchands de produits chimiques, droguistes, pharmaciens, etc., à un prix très modique, et s'emploie à la dose de un gramme par litre d'eau.

On peut arroser avec cet engrais *une fois par semaine*, les autres arrosages se faisant avec de l'eau ordinaire.

Les plantes poussent vigoureusement de mai à septembre. Dès le commencement de ce dernier mois, il faut ralentir progressivement les arrosements, et ne plus employer d'engrais.

Pendant l'hiver, l'eau ne doit plus être donnée que pour empêcher la terre de se dessécher complètement.

La propreté chez les plantes est une condition esssentielle de santé ; il faut laver de temps en temps les feuilles dessus et dessous avec une éponge.

* * *

Taches de café. — Laver d'abord à l'eau pure, puis à l'eau de savon. Si l'étoffe est de couleur délicate, laver avec un jaune d'œuf délayé dans de l'eau tiède et rincer. Ajouter 8 à 10 gouttes d'esprit de vin, si les taches sont anciennes.

Mot de l'énigme de samedi : *Esprit.* Ont deviné : MM. Wright, Gueissaz, Correvon et Matthey, Lausanne ; Mansueti et Rittener, Winterthur ; A. Mounoud, Territet ; Café tempérance, l'Auberson ; Brasserie Bœller, Nyon ; Rusillon, Nlle-Censière ; Café Pelletier, Chaux-de-Fonds ; L. Chevalley, Chailly-sur-Clarens ; Mayor, Echallens : Delessert, Vufflens-le-Château ; A. Vallotton, Vallorbes ; J. Martinet, au Lieu ; J. Schmidt et H. Guillet, Morges ; Café Rey, L. Orange, G. Duparc et Aug. Poncet, Genève. — Le tirage au sort a donné la primè à ce dernier.

Le *Café du Midi*, à Fribourg, propose le problème suivant :

J'ai 60 œufs répartis inégalement dans 5 paniers. Je prends d'abord dans le 1er panier le nombre d'œufs suffisant pour ajouter à chacun des 4 autres paniers autant d'œufs qu'il en contient déjà. Je fais la même opération pour le 3me, le 4me et le 5me panier. Et après avoir pris dans ce 5me panier les œufs nécessaires pour ajouter à chacun des 4 autres autant d'œufs qu'il en contient déjà, il se trouve que chacun des paniers contient 32 œufs. Combien y avait-il d'œufs primitivement dans chaque panier ?

Prime : Un objet utile.

On matin dè bounan.

On petit bouébo dè cinq ào chix z'ans s'ein va on matin dè bounan soità la boune annàïe à son parein, on rance que n'attatsè pas sè tsins avoué dâi sàocessès.

— Bondzo, parein, lâi fà lo gosse.

— Adieu me n'ami, que dis-tou de bon ?

— Vigno vo soità lo bounan et ma mère m'a de que se vo mè bailliva onna pîce dè cinq francs, dè tatsi dè ne pas la paidrè ein mè reintorneint.

Lo parein, que ne lâi baillivè jamé mé dè veingt centimes, a étà tant ébaubi dè cein que lâi desâi cé petit crapaud, que n'a pas ouzà dè mein què dè lâi bailli 'na *rionda.*

Mlle Léona Dare à la Fête des Fleurs.

La Fête des Fleurs est donnée chaque année à Paris, au profit de la Caisse des victimes du Devoir, œuvre fondée par la Presse parisienne tout entière pour venir en aide aux familles de tous ceux qui succombent ou sont blessés en faisant acte de dévouement.

Un spectacle à sensation a donné à la Fête des Fleurs de cette année un attrait tout particulier : C'est l'enlèvement, en ballon, et suspendue par les dents, d'une ravissante miss, Mlle Léona Dare, vêtue d'un maillot de soie violette qui moulait ses formes si parfaites, et d'un élégant manteau japonais dans lequel, par coquetterie sans doute, elle se drapait avec grâce.

La façon dont cette reine des gymnasiarques a fait sa petite promenade céleste, dit le *Voltaire*, qui nous donne ces détails, n'est point dénuée d'originalité. Ce procédé ascensionnel donne une crâne idée de la mâchoire de la femme. Heureusement pour le sexe fort que Léona Dare n'use de sa puissance maxillaire que pour la gloire de la gymnastique.

Qu'on se figure un peu cette scène : Après avoir lancé allégrement au public un certain « adiou » empreint du plus pur accent britannique, elle a saisi à belles dents le baillon fixé à la barre du trapèze. Puis, l'aéronaute ayant lancé le traditionnel « Lâchez tout ! » qui fait toujours courir un frisson dans la foule, le ballon s'est enfoncé comme une bombe dans la trouée du ciel. Toutes les têtes se sont levées vers le firmament.

L'aérostat glorieux poursuivait à travers les plaines éthérées sa course bondissante ; et, bien haut déjà, plus haut que les tours de Notre-Dame, plus haut que la tour Eiffel, la gymnasiarque, dont le maillot d'améthyste miroitaient au soleil, ressemblait, en ses évolutions hardies, à quelque mouche dorée, voletant et planant dans l'azur.

Sans doute, parmi les quarante ou cinquante mille curieux qui contemplaient ce spectacle, il y avait des poitrines oppressées et des pouls qui, fiévreux, battaient d'un mouvement plus rapide. L'anxiété est une chose à la fois poignante et délicieuse. La vue d'un danger terrible, les risques d'une mort tragique courageusement affrontés, nous remplissent en même temps d'angoisse et d'admiration.

Certes, c'eût été une épouvantable chose que la chute icarienne de Léona Dare à travers l'éther ensoleillé ; que la dégringolade de ce beau corps de gymnasiarque, d'une plastique si harmonieuse et d'une structure si parfaite, venant avec la rapidité de l'éclair, s'aplatir et s'émietter sur le sol.

Et cela tenait à si peu de chose ! Admettez un instant que la célèbre équilibriste eût été prise de cette irrésistible envie de parler à laquelle succombent si volontiers les femmes, — et c'en était fait de cette mouche aux miroitements dorés, aux évolutions agiles, à qui il ne manquait, hélas ! que cette toute petite chose : des ailes... Des ailes pour planer dans l'espace et s'affranchir des lois de la gravitation terrestre.

C'est à la pensée de cette chute vertigineuse, horrible et magnifique, que beaucoup haletaient, anxieux, l'œil inéluctablement rivé sur cette petite molécule, perceptible à peine, qui était un corps de femme, et qui s'agitait et s'effaçait déjà dans l'infini...

* * *

L'écrivain du journal que nous citons, *L. Serizier*, termine son récit par ces spirituelles réflexions :

L'imprescriptible vérité m'oblige cependant à reconnaître que ce péril n'était qu'imaginaire et que c'est en pure perte que se dépensaient tant d'angoisses. En réalité, Léona Dare ne courait aucun risque. Si solides et si bien plantées qu'elles fussent, ses dents ne la retenaient pas seules à la nacelle du ballon. Elle y était en outre solidement fixée par une sorte de fil invisible qui laissait au public l'illusion du danger.

Le bon public, que l'on nourrit si souvent de couleurs, y était donc allé une fois de plus, avec sa bonne ingénuité touchante, de ses transes et de son admiration. Il s'était, selon sa coutume, laissé adorablement piper. Mais ce qui doit le consoler, c'est qu'il l'ait été par une femme, ce qui rend sa déconvenue moins humiliante. Léona Dare, — à qui cela d'ailleurs n'enlève rien de son courage, car autrement c'eût été témérité, — n'était qu'une illusionniste. Elle n'a donné à la foule de ses admirateurs, du haut de son sublime perchoir, que le spectacle d'une apparence et le régal d'une fiction.

Mais qu'importe ? L'essentiel n'est-il